

GUY LAFON

FOI EN DIEU

ET

TEMPS DES HOMMES

ooooo

ooo

o

Les textes rassemblés ici transcrivent les interventions prononcées sur Radio Notre-Dame du lundi 23 au samedi 28 octobre 2006, pour commenter l'Évangile de chaque jour.

Lundi 23 octobre 2006 – Luc 12,13-21

Du milieu de la foule un homme demanda à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. » Jésus lui répondit : « Qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ? » Puis, s'adressant à la foule : « Gardez-vous bien de toute âpreté au gain ; car la vie d'un homme, fût-il dans l'abondance, ne dépend pas de ses richesses. » Et il leur dit cette parabole : « Il y avait un homme riche, dont les terres avaient beaucoup rapporté. Il se demandait : ' Que vais-je faire ? je ne sais pas où mettre ma récolte.' Puis il se dit : ' Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y entasserai tout mon blé et tout ce que je possède. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence.' Mais Dieu lui dit : ' Tu es fou : cette nuit même, on te redemande ta vie. Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ?' Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu. »

« L'argent ne fait pas le bonheur. Mais il y contribue. » Nous avons tous déjà entendu un tel propos. Peut-être même l'avons-nous fait nôtre. Il porte avec lui tant de vérité qu'il est inutile de s'attarder à le réfuter, pas même pour l'opposer à cette parole de *Jésus* : « *La vie d'un homme, fût-il dans l'abondance, ne dépend pas de ses richesses.* »

Pourquoi donc, si l'on ose dire, *Jésus*, lui aussi, a-t-il raison ?

Parce que le bonheur qui nous arrive par nos biens est le fruit de nos efforts, de notre peine. Et nous savons, aujourd'hui peut-être plus que jamais, que c'est, en effet, un grand malheur que de ne pas pouvoir dépenser ses efforts et sa peine pour obtenir par soi-même le bonheur. Tant de personnes sont privées de la joie de faire cette dépense-là ! C'est toujours une détresse d'être sans travail ou d'être assisté.

Mais il y a pour chacun de nous, qui que nous soyons, une détresse plus grande encore. Or, nous ployons sous elle quand nous imaginons que notre *âpreté au gain* assure notre vie et que chacun *amasse pour lui-même*. Nous sommes alors en pleine illusion, et la pensée que *cette nuit même, on te redemande ta vie* n'est pas suffisante pour nous en délivrer.

Nous n'en sommes libérés et nous ne vivons vraiment heureux que si nous avons mis notre joie à *être riches en vue de Dieu*

Étrange tournure assurément. Elle nous suggère non pas de penser sans cesse anxieusement à *Dieu* et encore moins d'agir en attendant de lui une récompense, en comptant sur lui, comme peut le faire un calculateur avisé. Elle nous appelle à croire, à croire en lui, à croire, gratuitement, que c'est lui qui nous donne d'avoir ce que nous avons et de le dépenser.

Car *Dieu* ne cesse pas de donner, même quand nous n'avons plus rien nous-mêmes à penser. Si nous croyons cela, alors nous sommes comblés pour toujours. Et nous avons compris, nous avons mis en pratique ce que c'est que *d'être riche en vue de Dieu*.

Mardi 24 octobre 2006 – Luc 12, 35-38

Jésus disait à ses disciples : « Restez en tenue de service, et gardez vos lampes allumées. Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte. Heureux les serviteurs que le maître à son arrivée trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis : il prendra la tenue de service, les fera passer à table et les servira chacun à son tour. S'il revient vers minuit, ou plus tard encore, et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils ! »

Personne ne nous ôtera de l'esprit qu'il vaut mieux être *maître* que *serviteur*. Bien plus, nous flairerons volontiers dans l'attrait pour la dépendance quelque chose d'équivoque, une sorte de plaisir trouble de la servilité.

Nous pressentons, en effet, qu'en dépit des différences dans les postes occupés par les uns et par les autres, inévitables dans la vie sociale, une commune condition nous rassemble tous. Pourquoi, dès lors, ne pas permuter les places ? Pourquoi le *serviteur* ne deviendrait-il pas *maître* à son tour, et réciproquement ?

Mais est-ce vraiment à cela que *Jésus* nous appelle ?

Non. Chacun peut rester ce qu'il est. Mais tous se rencontrent cependant en ce que *maître* et *serviteurs* sont pareillement en *tenue de service*. La différence entre eux c'est que l'un y *reste* tandis que l'autre la *prend*. Leur position respective les distingue. Leur fonction les fait se ressembler.

Avouons-le, c'est là un grand mystère. Mais il n'est pas impossible d'en approcher ni même d'y entrer.

Quelque chose est arrivé. Il y a une histoire. Nous sommes des gens qui *attendent leur maître à son retour des noces*. Car le *maître* vient de célébrer une alliance. Et voilà qu'il continue la fête avec ses *serviteurs*. Car pourquoi ne seraient-ils pas *heureux* comme il l'est lui-même ?

Ainsi, plus profondément que la situation de *maître* ou que celle de *serviteur*, il y a un événement qui dure, qui se prolonge, qui se propage, qui va du *maître* à ses *serviteurs*, pourvu du moins qu'ils soient dans l'attente, prêts à *lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte*. C'est l'événement d'une alliance, c'est-à-dire un événement qui les unit. C'est parce qu'il est, en quelque sorte, la loi fondamentale de leurs relations qu'ils peuvent porter la même livrée, une *tenue de service*.

L'un, le *maître*, ne domine donc pas les autres, les *serviteurs*. Ils sont, ensemble, dans la célébration d'une même fête. Tout se passe comme si l'alliance était, pour l'un comme pour les autres, leur maître commun et permanent. Elle n'a pas d'heure, non point parce qu'elle tarderait mais parce qu'elle est là toujours, si noire soit la nuit : « *il prendra la tenue de service, les fera passer à table et les servira, chacun à son tour. S'il revient vers minuit, ou plus tard encore, et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils !* »

Mercredi 25 octobre 2006 – Luc 12,39-48

Jésus disait à ses disciples : « Vous le savez bien : si le maître de maison connaissait l'heure où le voleur doit venir, il ne laisserait pas percer le mur de sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra. » Pierre dit alors : « Seigneur, cette parabole s'adresse-t-elle à nous, ou à tout le monde ? » Le Seigneur répond : « Quel est donc l'intendant fidèle et sensé à qui le maître confiera la charge de ses domestiques pour leur donner, en temps voulu, leur part de blé ? Heureux serviteur que son maître, en arrivant, trouvera à son travail. Vraiment, je vous le déclare : il lui confiera la charge de tous ses biens. Mais si le même serviteur se dit : ' Mon maître tarde à venir', et s'il se met à frapper serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, son maître viendra le jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il n'a pas prévue : il se séparera de lui et le mettra parmi les infidèles. Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, n'a pourtant rien préparé, ni accompli cette volonté, recevra un grand nombre de coups. Mais celui qui ne la connaissait pas, et qui a mérité des coups pour sa conduite, n'en recevra qu'un petit nombre. À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage. »

Le temps qui passe, du fait de l'inconnu qu'il porte en lui, suscite en nous soit de l'angoisse soit de la désinvolture. Ce sont là deux façons, bien contraires assurément, de manifester le dépit que nous avons de n'être pas les maîtres du temps.

En somme, comme nous ne connaissons pas *l'heure où le voleur doit venir*, nous le laissons *percer le mur de notre maison*. Elle est envahie par la flamme de notre inquiétude ou par nos délires et nos fantaisies de petits chefs. Nous ressemblons alors à *ce serviteur qui se dit : « Mon maître tarde à venir »* et qui en profite pour en faire à sa tête, qui *se met à frapper serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer*. Autant de façons d'oublier notre impuissance sur le temps.

Et cependant il y a moyen de trouver dans le temps non seulement la sérénité et la douceur mais, vraiment, le bonheur : *Heureux serviteur, que son maître, en arrivant, trouvera à son travail*.

Quoi qu'on pense d'abord, il ne s'agit pas de se concentrer sur l'instant présent ni même de bien accomplir son devoir d'état. À s'en tenir là on oublierait ce qui devrait sans cesse nous émerveiller : que nul n'est seul au monde et que chacun est ici avec une *charge* : il est appelé à répondre d'autrui, à devenir pour l'autre l'*intendant* de son *maître*.

« Quel est donc l'intendant fidèle et sensé à qui le maître confiera la charge de ses domestiques, pour leur donner, en temps voulu, leur part de blé ? »

Or, paradoxalement, nous ne sommes pas écrasés quand nous acceptons d'avoir à répondre d'autrui. Nous sommes plutôt libérés de tout ce qui pourrait nous étreindre ou nous jeter dans la frivolité. Nous sommes prêts à recevoir beaucoup plus que nous n'aurions pu imaginer. Notre existence s'est ouverte jusqu'à pouvoir accueillir en elle l'infini : *« Vraiment, je vous le déclare : il lui confiera la charge de tous ses biens. »*

Jeudi 26 octobre 2006 – Luc 12,49-53

Jésus disait à ses disciples : « Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! Je dois recevoir un baptême, et comme il m'en coûte d'attendre qu'il soit accompli ! Pensez-vous que je sois venu mettre la paix dans le monde ? Non, je vous le dis, mais plutôt la division. Car désormais cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ; ils se diviseront : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle fille contre la belle-mère. »

Toutes considérations politiques mises à part, il y a en chacun de nous et entre nous un parti de la continuité, de la tradition, et un autre, qui nous incite à l'innovation, à la rupture. Nous pouvons rester attachés à l'un ou, au contraire, passer de l'un à l'autre. C'est, comme on voudra, affaire de tempérament, de circonstances, voire d'intérêt ou, comme on dit volontiers aujourd'hui, de culture. Certains estiment même que la vie et l'histoire procèdent par une alternance de lentes maturations et de brusques sauts.

À première vue, il peut sembler que *Jésus* ait choisi son camp. Ne déclare-t-il pas solennellement : « *Pensez-vous que je sois venu mettre la paix dans le monde ? Non, je vous le dis, mais plutôt la division.* »

Comment comprendre ce choix ? Et, en vérité, *Jésus* a-t-il choisi pour les raisons qu'on invoquait tout à l'heure ?

Disons-le tout net. Si nous croyons sur sa parole et en sa parole, c'est précisément parce qu'il est venu mettre le *feu*, en nous et autour de nous, à tout ce qui ne méritait que d'être réduit en cendres et de disparaître. Et, dans notre foi, nous nous réjouissons de cet incendie qui nous purifie, qui nous libère. *Jésus* ne brûle que nos entraves. Oui, c'est dans une fournaise que nous sommes plongés par la foi. Avec *Jésus* nous pouvons dire : « *Je vais recevoir un baptême, et comme il m'en coûte d'attendre qu'il soit accompli !* »

Pourquoi en est-il ainsi ?

Oh ! non point parce que l'existence en ce monde serait mauvaise, qu'il faudrait nous en extraire, en la consumant par la flamme, pour qu'il n'en reste rien.

Mais parce que la merveille de cette existence, ce qu'il y a de plus précieux en elle, nos alliances les uns avec les autres, même à cela, surtout à cela il faut porter le *feu*. Sinon, comment en elles pourrait briller, avec toujours plus d'éclat, l'alliance de Dieu avec nous ?

Ainsi, par notre foi en *Jésus*, portons-nous chacun la *division* jusque dans l'intime de nous-mêmes, là où nous risquons toujours de nous replier et de nous fermer au lieu de nous ouvrir à autrui et à Dieu. Bien plus, et peut-être même d'abord, par cette même foi, nous portons la division libératrice jusque dans la *famille*, là même où se dessine et où se réalise déjà et se prépare pour l'avenir, comme une heureuse promesse, notre passage de la nature à l'humanité. Certes, ces noms de *père* et de *fils*, de *mère* et de *fille*, de *belle-mère* et de *belle-fille* désignent bien, chacun à sa façon, un tel passage. Mais qu'en adviendrait-il si manquait à cette alliance l'avènement d'une fraternité qui nous ouvre à tous ?

Vendredi 27 octobre 2006 – Luc 12, 54-59

Jésus disait à la foule : « Quand vous voyez un nuage monter au couchant, vous dites aussitôt qu'il va pleuvoir, et c'est ce qui arrive. Et quand vous voyez souffler le vent du sud, vous dites qu'il fera très chaud, et cela arrive. Esprits faux ! l'aspect de la terre et du ciel, vous savez le juger, mais le temps où nous sommes, pourquoi ne savez-vous pas le juger ? Et pourquoi aussi ne jugez-vous pas vous-mêmes ce qui est juste ? Ainsi, quand tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, pendant que tu es en chemin efforce-toi de te libérer envers lui, pour éviter qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre au percepteur des amendes, et que celui-ci ne te jette en prison. Je te le dis : tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier centime.

Nous n'avons qu'un seul et même mot, dans notre langue, pour désigner le temps qui passe et le temps qu'il fait. Ainsi, *selon l'aspect de la terre et du ciel*, nous savons que quelque chose se passe et, surtout, ce qui va se passer. Certes, nous ne pouvons pas faire, à notre gré, la pluie et le beau temps ! Mais nous pouvons agir en fonction de l'événement qui se prépare, qui est en cours, imminent, qui arrive. Nous pouvons y parer. Or, nous n'en faisons rien !

« Esprits faux ! l'aspect de la terre et du ciel, vous savez le juger, mais le temps où nous sommes, pourquoi ne savez-vous pas le juger ? »

Nous ne parons pas à l'événement lorsque nous nous conduisons injustement. Et, du coup, nous voilà exposés à la canicule ou au déferlement des eaux, sans défense contre eux. Nous sommes attaqués. Nous sommes en procès.

Et, pour sûr, ce procès nous le perdrons. Pourquoi donc ? Mais parce que nous nous sommes mis dans notre tort. Mais on insistera. Pourquoi donc nous sommes-nous mis dans notre tort ? Très bonne question ! Elle nous hante tous : *« Pourquoi ne jugez-vous pas vous-mêmes ce qui est juste ? »* Et nous sommes tous bien embarrassés pour résoudre cette énigme. Elle nous laisse perplexes, comme elle étonnait, semble-t-il, *Jésus* lui-même.

En tout cas, dans notre détresse, nous détenons une puissance extraordinaire, alors même que le temps passe, que nous ressentons son avancée comme une menace, oui, nous disposons d'une puissance extraordinaire sur la pluie et le beau temps.

« Quand tu vas contre ton adversaire devant le magistrat, pendant que tu es en chemin efforce-toi de te libérer envers lui... »

Contre ce qui a été fait nous ne pouvons plus rien. C'est fait ! Mais nous sommes *« en chemin »*. Elles sont vraiment étonnantes les ressources que nous offre le temps, précisément parce qu'il passe, parce que la route continue. Non seulement notre sort n'est pas arrêté mais il y a mieux encore. C'est nous, c'est chacun de nous, dans une conversation avec notre *« adversaire »*, quel qu'il soit, Dieu ou homme, c'est nous qui pouvons en décider.

Le temps qui passe, quelque temps qu'il fasse, est notre grâce !

Nous n'en revenons pas. Nous pensions être si démunis ou si fixés dans le mal que toute source de liberté nous paraissait tarie. Nous ne savions pas quel don nous avait été fait avec le temps, et que ce don du temps demeure.

Samedi 28 octobre 2006 – Luc 6, 12-19

En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa la nuit à prier Dieu. Le jour venu, il appela ses disciples, en choisit douze, et leur donna le nom d'Apôtres : Simon, auquel il donna le nom de Pierre, André son frère, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Simon appelé le Zélote, Jude fils de Jacques, et Judas Iscariote, celui qui fut le traître. Jésus descendit de la montagne avec les douze Apôtres et s'arrêta dans la plaine. Il y avait là un grand nombre de ses disciples, et une foule de gens venus de toute la Judée, de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon, qui étaient venus l'entendre et se faire guérir de leurs maladies. Ceux qui étaient tourmentés par des esprits mauvais en étaient délivrés. Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.

Nous avons beau, comme les *Apôtres*, porter chacun un nom qui nous distingue entre tous. Néanmoins, tous, tant que nous sommes, comme *Jésus* et avec lui, nous sommes en contact avec une *foule de gens...venus se faire guérir de leurs maladies*. Nous sommes parmi eux.

Peut-être même sourions-nous intérieurement à la pensée, bien prétentieuse, que nous pourrions nous distinguer de cette *foule*. Car d'où venons-nous nous-mêmes sinon, nous aussi, *de toute la Judée, de Jérusalem, et du littoral de Tyr et de Sidon*, et de bien d'autres lieux encore, de partout dans l'univers et dans la société. Nous n'avons donc pas de peine à nous tenir au plus près de cette multitude qui *cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous*. Nous en sommes, de cette multitude. D'avoir été *choisis* ne nous en sépare pas.

Or, *Apôtres, disciples*, curieux intéressés *venus entendre* Jésus, nous sommes tous des blessés. S'il y a une différence entre nous, et elle est considérable, elle vient de ce que les uns reconnaissent leur plaie, tandis que les autres la dénie, alors que, pourtant, nous en souffrons tous.

Et voici que, si *tourmentés* que nous soyons par nos obsessions et par nos meurtrissures, nous sommes *délivrés* de leurs effets de mort par *Jésus*, par notre foi en lui. Voilà ce que nous ne pouvons pas oublier. Or, cet événement d'une foi qui nous sauve crée entre nous tous une nouvelle communauté invisible.

Le *choix* que fait Jésus de certains, le nom d'*Apôtres* qu'il leur *donne* les associe à lui. Désormais il est avec eux et eux sont avec lui, comme une parole dans l'oreille qui l'entend et dans le cœur qui la garde. *Jésus descendit de la montagne avec les douze Apôtres et s'arrêta dans la plaine*. Ainsi, comme lui, ses compagnons sont-ils avec tous, sur le même plan que tous, pas au-dessus, proches de n'importe qui, bref, *dans la plaine*.

Cette double appartenance reproduit et prolonge en nous la même double appartenance de Jésus lui-même. *Jésus* est l'homme de la *montagne*. Il est aussi l'homme de la *plaine*. Entre les deux sites il ne choisit pas : il va de l'un à l'autre. Là, il *prie Dieu*. Ici, il *guérit*. Quand il *guérit*, il est avec les siens et avec tous. Mais il n'est jamais vraiment sans eux quand il *prie*, parce qu'il ne sont pas loin. Pour qu'ils soient près de lui il suffit qu'ils croient en lui ! Mais lui, *Jésus*, quand il *prie*, il est dans la *nuit* : *il passa la nuit à prier Dieu*. Les siens sont les hommes du *jour* : *le jour venu, il appela ses disciples...* Nous recevons de lui, de sa *nuit*, une grande lumière quand nous l'approchons dans la foi et qu'il nous *guérit*.